

This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + Refrain from automated querying Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

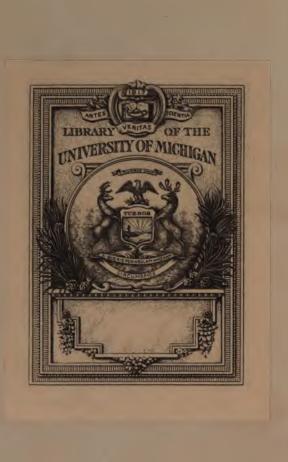
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + Ne pas procéder à des requêtes automatisées N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + Rester dans la légalité Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

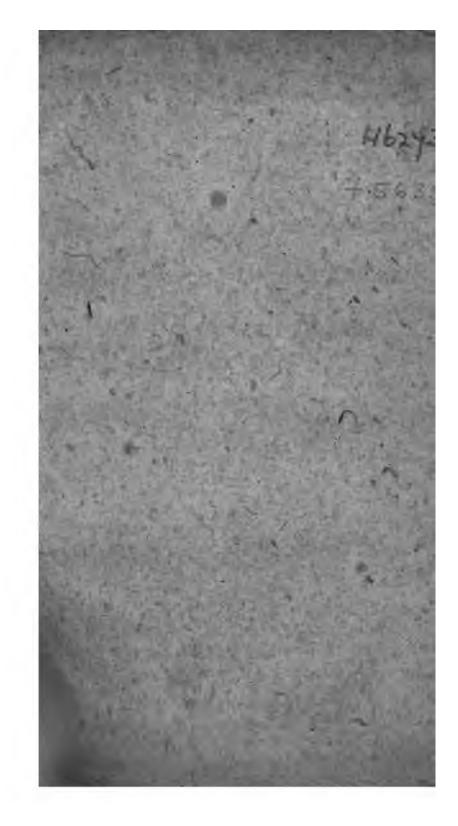
À propos du service Google Recherche de Livres

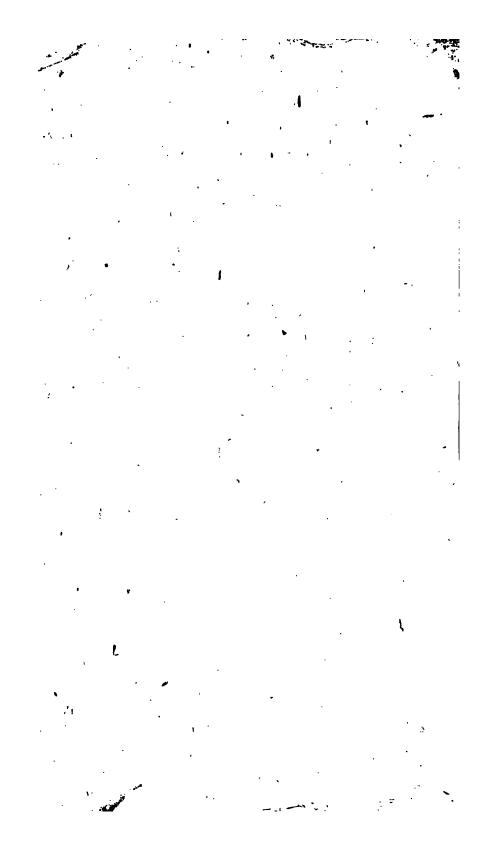
En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse http://books.google.com



. . • •







L'ANGLAIS

A PARIS,

COMÉDIE

EN UN ACTE ET EN PROSE,

PAR MR. D'.....Y, L'AINÉ.

NOUVELLE ÉDITION.



A PARIS,

Chez DELALAIN, rue & à côté de la Comédie Française.

M. DCC. LXXXVII.



ACTEURS.

LE LORD PORTER.

Le Marquis DE RAZILLI, vêtu en chenille à l'Anglaise.

DUVAL, Maitre de Langue.

FRIVOLE, Maître de Danse.

JÉROME, Cocher de Fiacre, ivre.

La Marquise DE VOLMAR.

Madame ALAIN & deux ENFANS.

UN MUSICIEN & 6 SUITE

GERMAIN, Valet de Milord.

1957 B461 A6



L'ANGLAIS

COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

LE LORD PORTER, assis à une table, où il prend du thé.

RACES à la Paix, me voilà donc à Paris pour la seconde fois; il me tardait de revoir cette aimable Ville, le centre du bon goût, de la politesse & du plaisir. Depuis que cette diable de guerre il dure, je visen exil au milieu de mon Patrie, & j'y cherche en vain ce qu'on ne peut trouver qu'ici. Les hommes sont, il faut en convenir, de grandes folles de se battre: la vie est assez courte sans l'abréger; mais nos querelles sont terminées, & je reviens embrasser nos amis. Nos amis! oui, je dis bien: le Français est le plus digne de l'être.

Je commence à sentir que je respire un meilleur air ; il me semble que je suis porte mieux, & que la gaieté me revient. Nous autres Anglais nous sommes chez nous tristes, noirs, rêveurs, mélancoliques; en France nous devenons viss, enjoués, pétulans, badins. C'en est fait, je renonce pour jamais

à Londres; je n'aime pas les brouillards.

Quand à nos femmes, ce sont de belles statues, des marbres inanimés; les Anglaises raisonnent l'amour, les Françaises l'inspirent, voilà ce qu'il me faut. Sexe charmant, recevez mon hommage, & le tribut d'un cœur qui depuis cinq ans n'a pu aimer personne. Le diable me porte si je mens: une, deux, trois & cinq; il y a, ma foi, cinq ans; mais il est facile ici de réparer le temps perdu, & l'amour qui, en Angleterre, marche & se traîne pesamment, vous fair voyager si vite en France, qu'on s'apperçoit bientôt que ce petit Dieu vous promene dans ses états.

A 2

Mon arrivée dans cette pays, il étonnera, je crois, bien de monde. La Marquise de Volmar l'ignore jusqu'à présent; je suis bien aise de m'amuser quelque temps de son jalousie. Elle n'aura pas manqué de m'accuser de persidie, de trahison: ses dernieres lettres m'annoncent même qu'elle ne comptair plus sur mon retour; je l'ai laissée dans cette idée pour éprouver ses sentimens. Si la Marquise m'aime toujours, j'en serai fore charmé pour elle & pour moi : si elle ne m'aime plus, els bien! je me consolerai d'une infidelle avec une autre; j'en ai déjà trouvé l'occasson. J'ai remarqué Jeudi dernier au bal de l'Opéra, une femme à laquelle je ne crois pas être indifférent; quand j'ai vu qu'ellem'en voulait décidement, je mesuis mis à folâtrer & à papillonner de belle en belle; ça m'a parfaite. ment réussi. La dame est devenue furieuse; mais ce qui m'étonne. c'est qu'elle n'a pas parlé. Si ce n'était pas une semme... Oh! c'en est une, & je veux poursuivre l'aventure. Il y a ce soir grand j'irai, je la verrai, je deviendrai plus pressant, plus vif, plus entreprenant; & si elle fait la cruelle, je parlerai Anglais.

SCENE II.

PORTER, GERMAIN.

GERMAIN. Maître de langue.

PORTER.

Faites entrer.

SCENE III.

M. DUVAL, PORTER.

DUVAL.

ILORD, je vous apporte les nouveautés du jour, & ces ouvrages éphémeres que l'industrie des Libraires a imaginés pour amuser l'homme oisse.

PORTER.

Posez-vous, Monsieur, j'ai beaucoup de choses à vous dire, nous passerons ensuite à l'examen de vos seuilles.

DUVAL

Milord, je vous écoute.

PORTER.

Vous savez, Monsieur, que je cherche un secrétaire & un homme de compagnie; les qualités que j'ai remarqué chez vous, m'ont déterminé en votre saveur, & je vous ai choisi pour remplir ces deux places.

DUVAL.

Que je suis heureux, Milord, d'avoir fixé votre attention? Je sens trop combien il est avantageux d'être auprès de votre personne.

COMÉDIE. PORTER.

Point de complimens, Monfieur, je me méfie de ceux qui en font.

DUVAL.

Milord, vous n'aurez plus à me faire ce reproche. Je sais combien l'adulateur est vil; mais l'homme opulent veut être flatté.

PORTER.

Tant pis pour l'homme opulent, il a tort: moi je ne connais que le mérite; quiconque en a, devient mon égal. Que donne-t-on à l'Opéra?

DUVAL.

Milord, ces feuilles vous en instruiront; je vais vous en faire la lecture.

PORTER.

Parcourez, parcourez. Il ne faut pas mettre plus de temps à les lire, qu'on est de temps à les faire. Que de feuilles! je n'y avais pas pris garde : c'est donc maintenant comme à Londres ?

DUVAL.

La même chose, Milord; on n'a peut-être jamais tant imprimé.

PORTER.

Et jamais moins écrit.

DUVAL.

Nous commencerons par le Mercure.

PORTER.

Comme ils viendront, cela m'est égal. D U V A L.

Le Colosse de Rhodes & la Souris.... Fable.

PORTER.

Paffez.

DUVAL.

Les Mécontens.... Piece fugitive.

PORTER.

Les Mécontens! Il y en a beaucoup dans le monde.... La seule chose que je destre est de n'en pas faire ici.

DUVAL. Journal de Paris..... Vers.

PORTER.

Point de Vers, je vous prie.

DUVAL.

Nécrologie.

PORTER.

Nécrologie! Qu'est-ce que fignisse ce mot?

DUVAL.

C'est l'éloge des hommes illustres.

PORTER.

Voyons...

L'ANGLAIS A PARIS:

DUVAL.

Le célebre Préfident de Montesquieu vivait en l'année... PORTER.

Je vous arrête. Je suis indigné de voir que l'on confie à des seuilles volantes un nom si précieux : c'est sur le marbre & l'airain qu'il faut le graver, & non pas sur des chiffons.

DUVAL.

Trait de bienfaisance.

PORTER.

Voilà ce que j'aime: l'article est-il long ? DUVAL.

Non. Milord, il ne tient que deux lignes. PORTER.

Tant pis: laissez ce papier.

DUVAL.

Milord, voulez-vous prendre votre leçon de Français ? PORTER.

Je vous en tiens quitte pour ce matin.

DUVAL.

L'étude de notre Langue ne vous coûtera pas grand travail; car vous êtes déjà parvenu à un degré de perfection auquel peu d'Etrangers doivent prétendre.

PORTER.

Je n'en sais rien. Je suis toujours fort embarrassé avec cet diable de masculin & de féminin.

DUVAL.

La premiere regle de notre Langue, est que l'adjectif doit toujours s'accorder avec le substantif, en genre, en nombre PORTER. & en cas.

Ma foi, que le masculin & le féminin s'arrangent : quand ils se rencontrent, cela me fait plaisir : quand ils ne se rencontrent pas, j'en suis fâché; mais ce n'est pas mon faute, je fais ce que je puis.

SCENE 1 V.

PORTER, DUVAL, GERMAIN.

GERMAIÑ. VI iLORD, votre maître de danse. PORTER.

Bon! Faites monter.

DUVAL.

Milord, je me retire.

PORTER.

Comme vous voudrez. A propos, n'oubliez pas les Livres dont je vous ai parlé hier. Je veux avoir une bibliotheque, parce que c'est un meuble qui se conserve long temps ici. DUVAL.

Milord, je me conformerai à vos desirs.

SCENE

PORTER, seul. ONSIEUR Duval est un homme précieux dans son espece ; de tous les Savans que je connais, c'est sans contredit le plus aimable, car il n'ennuie personne.

SCENE

PORTER, FRIVOLE

PORTER. ONJOUR, Monfieur Frivole.

FRIVOLE.

Milord, j'ai l'honneur de vous affurer de mon très humble respect.

PORTER.

Je suis dans un grand désespoir de ne pouvoir prendre mon lecon aujourd'hui; mais je me sente lourd, pesante; je ne suis pas dans mon assiette ordinaire.

FRIVOLE.

- Milord, la danse ne doit être qu'une affaire de plaisir; le moyen de s'en amuser long-temps, c'est de ne point la regarder comme une occupation férieule.

PORTER.

En ce cas, je m'en amuserai long-temps; car je ne trouve rien de plus extravagant que des pas, des caprioles; & je crois que quand les pieds sont légers, la tête est vuide. FRIVOLE.

Milord, rendez plus de justice à notre Art. Ce n'est plus cette danse ancienne, qui ne représentait au Spectateur ennuyé que des figures froides & infipides; c'est une danse panzomime, qui exprime toutes les passions dont le cœur de l'homme est agité. C'est un tableau enrichi des plus superbes couleurs, où chaque personnage se meut & agit au gré du génie créateur par lequel il reçoit la vie & le sentiment. Rois , Pâtres, Héros, Bergers, Sujets, Esclaves, Amans heureun, Amans trompés, tout est soumis à l'Art du Danseur, & me brille sur nos Théâtres que par l'éclat qu'il reçoit de nous.

PORTER.

Ma foi, vous aurez beau dire, je trouve qu'il est fort ridicule de faire danser Achille & Agamemnom.

FRIVOLE.

Les pas ne sont point de simples mouvemens des jambes. imaginés pour faire valoir la légéreté & la fouplesse; les pieds ont leur langage, & forment des phrases qui ont aux yeux du connaisseur l'énergie du discours. Par exemple, un vieillard s'approche-t-il d'une j'eune personne pour lui parler de sa

DUVAL.

Le célebre Président de Montesquieu vivait en l'année..... PORTER.

Je vous arrête. Je suis indigné de voir que l'on confie à des feuilles volantes un nom si précieux : c'est sur le marbre & l'airain qu'il faut le graver, & non pas sur des chissons.

DUVAL.

Frait de bienfaisance.

PORTER.

Voilà ce que j'aime: l'article est-il long ?

DUVAL.

Non, Milord, il ne tient que deux lignes.

PORTER.

Tant pis: laissez ce papier.

DUVAL.

Milord, voulez-vous prendre votre leçon de Français I PORTER.

Je vous en tiens quitte pour ce matin.

DUVAL.

L'étude de notre Langue ne vous coûtera pas grand travail; car vous êtes déjà parvenu à un degré de perfection auquel peu d'Etrangers doivent prétendre.

PORTER.

Je n'en sais rien. Je suis toujours fort embarrassé avec cet diable de masculin & de féminin.

DUVAL.

La premiere regle de notre Langue, est que l'adjectif doit toujours s'accorder avec le substantif, en genre, en nombre & en cas.

PORTER.

Ma foi, que le masculin & le féminin s'arrangent: quand ils se rencontrent, cela me fait plaisir: quand ils ne se rencontrent pas, j'en suis saché; mais ce n'est pas mon faute, je fais ce que je puis.

SCENE I V.

PORTER, DUVAL, GERMAIN.

GERMAIN.

PORTER.

Bon! Faites monter.

DUVAL.

Milord, je me retire.

PORTER.

Comme vous voudrez. A propos, n'oubliez pas les Livres dont je vous ai parlé hier. Je veux avoir une bibliotheque, parce que c'est un meuble qui se conserve long temps ici.

DUVAL.

Milord, je me conformerai à vos desirs.

SCENE

PORTER, feul. ONSIEUR Duval est un homme précieux dans son espece : de tous les Savans que je connais, c'est sans contredit le plus aimable, car il n'ennuie personne.

SCENE VI.

PORTER, FRIVOLE

PORTER.

ONJOUR, Monfieur Frivole.

FRIVOLE.

Milord, j'ai l'honneur de vous assurer de mon très humble respect.

PORTER.

Je suis dans un grand désespoir de ne pouvoir prendre mon leçon aujourd'hui; mais je me sente lourd, pesante; je ne **f**uis pas dans mon assiette ordinaire.

FRIVOLE.

Milord, la danse ne doit être qu'une affaire de plaisir; le moyen de s'en amuser long-temps, c'est de ne point la regarder comme une occupation férieuse.

PORTER.

En ce cas, je m'en amuserai long-temps; car je ne trouve rien de plus extravagant que des pas, des caprioles; & je crois que quand les pieds sont légers, la tête est vuide. FRIVOLE.

Milord, rendez plus de justice à notre Art. Ce n'est plus cette danse ancienne, qui ne représentait au Spectateur ennuyé que des figures froides & infipides; c'est une danse pan-'tomime, qui exprime toutes les passions dont le cœur de l'homme est agité. C'est un tableau enrichi des plus superbes couleurs, où chaque personnage se meut & agit au gré du génie créateur par lequel il reçoit la vie & le sentiment. Rois, Patres, Héros, Bergers, Sujets, Esclaves, Amans heureux, Amans trompés, tout est soumis à l'Art du Danseur, & ne brille sur nos Théâtres que par l'éclat qu'il reçoit de nous.

PORTER. Ma foi, vous aurez beau dire, je trouve qu'il est fort ridicule de faire danser Achille & Agamemnom.

FRIVÕLE.

Les pas ne sont point de simples mouvemens des jambes. imaginés pour faire valoir la légéreré & la fouplesse; les pieds ont leur langage, & forment des phrases qui ont aux yeux du connaisseur l'énergie du discours. Par exemple, un vieillard s'approche-t-il d'une j'eune personne pour lui parler de sa

A TED. 10 1444 (124)

.

•

II

Juffernent.

RAZILLI.

Coiffée en fleurs !

PORTER.

Véritablement.

RAZÍLLI.

Délicieux! excellent!

PORTER.

Vous la connaîssez, Monsieur le Marquis ?

RAZILLI.

Pas si bien que vous, Milord, pas si bien. La rencontre est plaisante.

PORTER.

Dépêchez-vous, Monsieur le Marquis; mon amour, il est fort pressé.

RAZILLI.

Tranquillisez-vous, vous ne souffrirez pas long-temps. Cette charmante, cette adorable, cette divine, cest votre ancienne, la fille du Comte de Volmar; cette jeune solle, cette Héroïne de Roman, qui trouvait mauvais que vous ne l'eustiez pas épousée après le lui avoir promis. Vraiment, s'il fallait tenir tout ce qu'on promet, on serait perdu, ruiné. Se marier parce qu'on vous a trouvé aimable, c'est nouveau, mais très-nouveau.

PORTER.

Mandite rencontre!

RAZILLI.

Vous auriez trop ri de voir le desespoir de la petite: ça pessé devenir tragique; elle voulait se poignarder, se noyer, s'empoisonner; il n'y a que le genre de mort qui l'ait embarraffée jusqu'à présent. Le pere jetait les hauts cris; il disait qu'il voulait en demander raison à tonte l'Angleterre. Le frere, plus extravagant que les autres, devait être le Dom-Quichotte, se courir le monde armé de toutes pieces, pour vous saire un manvais parti. Ça a fait en tapage étonhant dans Paris pendant plus... de deux heures. Mais, soyez tranquille; le bonhomme de pere est dans les espaces imaginaires. Oh! il est bien ià. Pour le frere, il ne tardera pas à devenir invisible aussi, se vous serez bientôt maître du champ de bataille.

PORTER.

Se sais maintenant ce que s'ai à faire. R A Z I L L I.

Rien n'est plus simple; du réchaussé n'est bon à rien. Il faut lui dire: que me voulez vous? vous m'aimiez, je vous aimais, je ne vous aime plus; attendez, jon vous aimera peut-être un jour.

PORTER.

Non, Marquis; j'ai fait une faute, je veux la réparer.

L'ANGLAIS A PARIS,

Habit de saison, coissure à grosses boucles, la tête haute, le maintien noble, dans un char simple & léger qui fait voler la poussiere; voilà le Français de l'après midi.

PORTER.

C'est à-dire; que vous êtes Anglais le matin, & Français le soir. Si j'étais Français, je me serais honneur de l'être toute la journée.

RAZILLI.

Nous autres, nous ne cherchons que ce qui nous amuse, & la mode fait notre occupation; c'est elle qui dirige nos goûts & nos plaisirs: nous changeons de forme avec elle, & n'existons que par elle. Mais, Milord, ne vous y trompez pas; le Français n'a que l'écorce de la frivolité: c'est un jardin tantôt négligé, tantôt cultivé avec art, où l'on trouve des fruits en toute saison. Dites-moi, Milord, irez-vous ce foir au Bal ?

PORTER.

J'y suis attendu par l'objet le plus ravissant. RAZILLI.

En ce cas, je vous conseille de ne pas vous faire attendré: c'est un endroit où les femmes s'impatientent bientôt. Eh! quel est cette beauté, ce tendron? Vous connaissez ma répatation, Milord, & je suis, sans contredit, l'homme le plus discret de la France.

PORTER.

Je ne la connais pas bien encore; mais elle m'aime beaucoup, j'en suis sûr. J'ai le cœur sensible, je ne veux pas la faire souffrir davantage.

RAZILLI.

Je sais tout mon Bal par cœur, & il n'y a que moi dans. Paris pour vous deviner un masque. Comment était-elle habillée ?

PORTER.

En blanc.

19

RAZILLI.

La taille ?

PORTER.

Élancée.

RAZILLI.

La main?....

PORTER.

Petite & potelée.

Le pied ?....

RAZILLI.

PORTER.

Mignon.

RAZILLI.

M'y voilà bientôt. Les cheveux longs & pendans?

Justement.

RAZILŁI.

Coiffée en fleurs ?

PÔRTER.

Véritablement.

RAZÍLLI.

Délicieux! excellent!

PORTER.

Vous la connaîssez, Monsseur le Marquis ?

RAZILLI.

Pas si bien que vous, Milord, pas si bien. La rencontre est plaisante.

PORTER.

Dépêchez vous, Monsieur le Marquis; mon amour, il est fort pressé.

RAZILLI.

Tranquillisez-vous, vous ne souffrirez pas long-temps. Cette charmante, cette adorable, cette divine, c'est votre ancienne, la fille du Comte de Volmar; cette jeune folle, cette Héroïne de Roman, qui trouvait mauvais que vous ne l'eussiez pas épousée après le lui avoir promis. Vraiment, s'il fallait tenir tout ce qu'on promet, on serait perdu, ruiné. Se marier parce qu'on vous a trouvé aimable, c'est nouveau, mais très-nouveau.

PORTER.

Maudite rencontre!

. R A Z I L L I.

Vous autiez trop ri de voir le désespoir de la petite: ça pensé devenir tragique; elle voulait se poignarder, se noyer, s'empoisonner; il n'y a que le genre de mort qui l'ait embarrassée jusqu'à présent. Le pere jetait les hauts cris; il disait qu'il voulait en démander raison à toute l'Anglétérré. Le frere, plus extravagant que les autres, devait être le Dom-Quichotte, & courir le monde armé de toutes pièces, pour vous faire un manvais parti. Ga a fait un tapage étonhant dans Paris pendant plus..... dé deux heures. Mais, soyez tranqu'ille; le bonhomme de pète est dans les espacés imaginaires. Oh! il est bien là. Pour le frère, il ne tardera pas à devenir invisible aussi, & vous serez bientôt maître du champ de bataille.

PORTER.

Je sais maintenant ce que j'ai à faite.

RAZILLI.

Rien n'est plus simple; du réchaussé n'est bon à rien. Il faut lui dire: que me voulez vous ? vous m'aimiez, je vous aimais, je ne vous aime plus; attendez, on vous aimera peut-être un jour.

PORTER.

Non, Marquis; j'ai fait une faute, je veux la réparer.

RAZILLI

Voilà ce qui s'appelle le sentiment tout pur. C'est sans doute pour me chasser : eh bien ! je me retire, car la place n'est pas tenable. On vous verra sans doute ce soit au bal: bien des choses à la petite.

PORTER.

J'y serai, Monsieur le Marquis, & j'aurai la satisfaction de vous y rencontret.

R'AZILLI.

Allons, livrez vous bien à vos remords, aux transports de la tendresse; du pathétique, du romanesque; que la reconnaissance soit chaude. Oh! c'est du dernier plaisant! (*ll fort.*)

SCENE XI.

PORTER, feul. L'EST décidé, j'irai trouver la Marquise de Volmar; elle verra que je suis encore digne d'elle. Mon intention ne fut jamais de la tromper. Lorsque je lui rendis mes hommages, mes vues étaient droites; la guerre m'a empêché de les remplir: c'est à moi maintenant à la venger du mensonge. L'honneur des femmes tient à l'opinion publique : flétrir leur réputation, c'est les outrager dans ce qu'elles ont de plus précieux. Dès ce soir je veux confondre la calomnie.

S-C E N E XII.

GERMAIN, PORTER.

GERMAIN. Villord, voici une lettre.

PORTER.

Ouelque invitation, sans doute : j'ai bien autre chose en tête. « Votre silence est étonnant, Milord; vous n'ignorez n pas les promestes que vous avez faites à Mademoiselle de » Volmar. Si vous les avez oubliées, je vous les rappelle. Il » faut les remplir aujourd'hui, ou vous battre avec moi: » choisissez entre ces deux partis. Je vous attendrai ce soir à » onze heures, place du Carouzel. Apportez vos pistolets, ν j'aurai les miens.

» Le Comte DE VOLMAR, frere. » Belle invitation! Mon choix est fait, je me battrai. Germain, dites que je m'y trouverai, à onze heures précises.

XIII. SCENE

PORTER, feul. MPRUDENT, tu me provoques! tu me défies! Je te montrerai que je fie crains pas les menaces. Sans toi, j'allais.... mais il n'est plus temps. J'aime mieux mourir que de passer dans le monde pour avoir fait par lâcheté ce que je devais faire par honneur.

(Le Théâtre change & représente une place publique. On voit à . droite la porte-cochere d'un Hôtel. Les Scenes suivantes se paffent dans la nuit la plus obscure.)

SCENE XIV.

JÉROME, Cocher de Fiacre, ivre.

(Il chantonne.) Ut va-là? Qui va-là? Personne. (Il chante.) Monsieur de la Fleur!... mais c'est affreux ; donner un rendez-vous à un galant homme, & ne pas y venir! Qu'est ce que c'est donc que ça? Il y a deux heures bientôt que je demande Monsieur de la Fleur à tous les Cabarets du quartier, c'est inutile. Ah! mon ami, parce que vous êtes un Cocher Bourgeois, & que je ne suis qu'un Cocher de Fiacre, vous croyez qu'on doit vous attendre ; pas de ça. Je vous attraperai ben , car je boirai tout seul; mais voyez donc cet Olibrius, ce faquin, ça ne vous est pas plutôt en condition, que ça se donne destons, ça fait le Monsieur. (Il donne du nez contre une borne & combe.) Qu'est ce que c'est donc que ça? Que diable, on crie gare, & on n'accroche pas les gens. Allons, Cocher votre main droite, avancez. Ah! c'est une borne! Mais, où suis je donc? Pourquoi fait-il si noir? Ma foi, Monsieur de la Fleur, vous viendrez quand vous voudrez. De peur de m'égarer, allons au Cabarer. Si vous venez, nous boirons ensemble; si vous ne venez pas, je boirai pour vous & pour moi.

SCENE X V.

PORTER, JÉROME.

JÉROME, chantant ÉVEILLONS LA, réveillons la....

PORTER.

Je ne me trompe pas, c'est ici l'endroit; avançons. JEROME, fredonnant.

La belle enfin s'éveilla.

PORTER.

Diable soit de l'ivrogne!

JÉROME.

Ivrogne! C'est un quelqu'un qui me connaît; je vois ça tout de suite, moi.

PORTER.

Il semble que ce coquin se trouve-là exprès pour nous détanger.

JÉROME.

Déranger! - Dérange-toi, si tu veux, la rue est affez large. (Porter & Jérôme se heurtent.)

PORTER.

Prenez garde, mon ami, je perds patience à la fin. (Il le pousse un peu rudement.)

J É R O M E.

Doucement donc; je crois que tu te fâches. Si j'avais mon fouet....

PORTER.

J'ai bien envie d'étriller cet impertinent; mais non, il vaut mieux lui parler doucement, c'est le seul moyen de m'en débarrasser.

JÉROME.

Ah! tu ne dis plus rien! Je savais ben moi que je te ferais filer; je t'apprendrai à respecter un homme en place. PORTER.

Mon ami!

JÉROME.

Mon ami, parlez-moi de ça; j'aime qu'on soit honnête. En ben! si je suis ton ami, il saut venir au Cabaret boire bouteille.

PORTER.

Je suis bien sensible à votre invitation; mais, en vérité, je ne puis l'accepter.

JÉROME.

Tu fais le vilain, tu as peur de payer; viens toujours, je payerai, moi, je payerai.

PORTER.

Les gens de ma façon ne vont point au Cabaret, & ne boivent point avec vos pareils.

JEROME. le ben excuse , not' Bo

Je vous demande ben excuse, not Bourgeois; si vous m'aviez fait putôt vôt généalogerie, je vous aurais rendu le respect que je vous dois. En ben! not Bourgeois, puisque vous ne buvez pas avec les Cochers de Fiacre, vous leur donnez au moins queuquesois de quoi boire à votre santé?

PORTER,

De bon cœur, mon ami : voilà fix francs.

JÉROME.

Comben faut-y vous rendre la-dessus, not Maître?
PORTER.

Rien; garde tout.

JÉROME.

Allons donc, vous badinez, vous vous moquez. PORTER.

Gardez, vous dis je, & laissez-moi seul ici. JEROME, ôtant son chapeau.

Monsieur le Comte, j'allons me retirer, & boire à votre fanté par obéissance. Oh! c'est qu'il ne faut pas nous dire les choses deux fois; nous autres Cochers de Fiacre nous entendons le numéro: nous en voyons bien d'autres (A part.) Gageons que ça vous est queuque grand Seigneur, qui vient vous faire ici un tour de son métier.... heim.... (Haut.) Not' Bourgeois, je demeure sur la place du Palais Royal, & je suis Z. Numéro vingt. (Il chante en fortant: Je suis Lindor....)

SCENE

PORTER, feul. ALA fin le voilà parti. Le Comte de Volmar est homme d'honneur, je suis sur qu'il viendra. Maintenant que je suis seul, je veux penser. Dans un instant je serai mort, ou j'aurai tué un homme; & pourquoi? Parce qu'il y a des méchans. Quelle extravagance! Mais quand le préjugé parle, il faut se taire. Résléchir, raisonner est d'un lâche, & le point d'honneur vous dit en vous menant à la mort. Péris sans murmurer.

SCENE XVII.

PORTER, MADAME ALAIN ET SES ENFANS. (Madame Alain tjent une lanterne, & marche entre ses deux Enfans.)

PORTER. o'Apperçois-je? De la lumiere, une femme & des enfans.... (euls à cette heure-ci ! Il y a là-dedans quelque chose d'extraordinaire. Ils approchent. Je vais me mettre dans un endroit d'où je puisse les examiner sans être vu.

Madame ALAIN. · Quelle nuit! quelle obscurité! Je ne sais où je vais ; les forces me manquent, je tombe de faiblesse. FRANÇOIS.

Maman, j'ai bien froid.

Madame ALAIN.

Du courage, mon ami, la nuit ne sera pas longue.

NANNETTE.

Mais, ma bonne maman, où est papa? Il m'avait dit qu'il reviendrait tout de fuite.

Madame ALAIN.

Il n'est pas loin, ma fille, je l'attends à chaque minute.

L'ANGLAIS A PARIS,

(Apart.) Les pauvres enfans! Ils me déchirent le cœur-Faut il que je sois obligée de les tromper!

NÄNNETTE.

Oh! ma bonne maman, cela n'est pas bien, de me tromper; vous me grondez, vous savez, quand je ments. Madame ALAIN.

Sois tranquille, ma chere amie, ton papa va venir. Mes enfans, voici des bancs, reposez-vous.

FRANÇOIS ET NANNETTE.

Et vous, Maman!

16

Madame A L A I N.

Et moi aussi. Je vous aime trop pour vous quitter. Quelle situation affreuse! Les hommes sont sans pitié. Le riche dort tranquille dans son hôtel, tandis que le malheureux meurt de faim à sa porte.

FRANÇOIS.

Ma bonne Maman, nous n'avons pas soupé.

NANNETTE.

Ni vous, ma chere Maman.

Madame ALAIN.

Hélas! je n'ai que des larmes à leur donner.

PORTER, à part.

Ce sont des malheureux : je vais leur apprendre que le riche veille quelquefois.

Madame ALAIN.

Ah Ciel! j'entends la voix d'un homme.

PORTER.

Oui, Madame, c'est un homme; cela vous étonne 3 Vous avez raison; car ils sont maintenant fort rares.

Madame ALAIN.

Excusez, Monsieur, la frayeur que m'a causée votre pré-PORTER.

Rassurez-vous, Madame, je ne viens ici que pour vous faire du bien.

Madame ALAI-N.

Du bien, Monsieur, je n'en reçois de personne; le travail de mes mains suffit au besoin de ma famille.

PORTER.

La dissimulation est inutile; j'ai tout entendu, Madame. Je fais que vous mourez de faim par orgueil.

Madame ALAIN.

Eh bien! Monsieur, puisque vous savez tout, je ne vous cacherai pas plus long-temps l'état affreux où je suis. Mon mari . & moi nous étions venus à Paris solliciter un Procès d'où dépend notre petite fortune; après avoir dépensé à la poursuite de cette affaire le peu d'argent qui nous restait, nous fûmes obligés de contracter quelques dettes : nos créanciers, fatigués d'attendre, ont usé de rigueur envers nous, & l'on ne nous a pas même laissé d'asyle.

PORTER.

PORTER.

C'est affreux! abominable! Vous se lez bientôt vengée de ces misérables. Tenez, Madame, voilà mon porte se ville; vous y trouverez mon nom, ma demeure, & des essets payables à vue. Allez chez moi, ma maison sera la vôtre. Si le ne revenais pas.... (Apart.) Je ne sais comment dire cette chose. (Haut.) Si j'étais par hasard.... (Apart.) Diable! c'est fort embarrassant. (Haut.) N'importe, gardez tout; je serai mon possible pour vous revoir bientôt.

Madame ALAIN.

Ah, Monsieur! quelle générosité! Je ne sais si je dois accepter ou resuser; il sussit d'être malheureux pour être soupconnés.

PORTER.

Laissez les coquins soupçonner les honnêtes gens, & faites ce que vous devez à votre mari & à vos enfans.

Madame ALAIN.

Mes enfans, jetez vous aux genoux de votre bienfaicteur. PORTER.

Non point; qu'ils m'embrassent. (Il les baise.) Je les trouve fort intéressans.

Madame ALAIN.

Permettez, Monsieur, que j'aille faire part à mon mari de vos bienfaits.

PORTER.

C'est juste, Madame. La seule chose que je vous recommande, c'est de ne point dire l'endroit où vous m'avez rencontré.

Madame ALAIN.

Je n'oublierai jamais, Monsieur....

PORTER.

Ce n'est pas nécessaire. (Il s'éloigne pour éviter ses remerci-

Madame A L A I N.

Allons, mes enfans, allons joindre votre papa.

(François & Nannette fuivent leur mere; la petite quitte sa main
& revient dire au Lord: Adieu papa.)

PORTER, l'embraffant avec transport.

- Adieu, mon enfant.

Madame ALAIN.

Monfieur, pardonnez-lui cette expression; à son âge on agnore....

PORTER.

Elle ne se trompe pas ; les malheureux sont mes enfans.

SCENE XVIII.

PORTER, seul.

NA AINTENANT si je suis tué, cela m'est indissérent, je mourrai avec la satisfaction d'avoir passé un quart-d'heure de temps d'une maniere sort agréable; mais le Comte n'arrive pas. Le temps me paraît sort long; attendons, il ne pesse tarder.

SCEN'E XIX.

PORTER, UN MUSICIEN, suivi de plusieurs autres, venant pour donner une sérénade.

LE MUSICIEN.
OUCEMENT, c'est ici.... Point de bruit.
PORTER.

Le voici, sans doute.

LE MUSICIEN.

Étes-vous prêts? Commencez.

PORTER, prenant son pistolet,

Je ne commence point, c'est à vous.

LE MUSICIEN

Eh bien, ensemble, que cela ne fasse qu'un coup. (La Musique doit partir en même temps que le bras de Porter est levi pour lâcher le coup de pistolet.)

PORTER, après le couplet des deux Jumeaux de Bergame qui sera joué, dira:

Ma foi, j'allais faire, sans le vouloir, peut-être uns grande malheur.

LE MUSICIEN.

J'entends quelqu'un, retirons nous.

(Les Musiciens se retirent.)

SCENE XX.

PORTER, feul.

L'aut avouer que cettandroit il est fort incommode pour des gens qui veulent se battre tranquillement. Mes pistoless sont ils en bon état? Out, t'est bon. Le Comte verra courme je m'en sets dans l'occasion.

S C E N E D E R N I E R E.

LA MARQUISE, doit-être enveloppée d'un manteau.

C'EST ici que doit être ce perfide Lord. P C R'T E R. Le voici enfin. (U se prépare à se battre.)

LA MAROUISE.

PORTER.

Point d'injures, les honnêtes gens ne doivent pas les connaître. Vous m'avez menacé, apprenez que la crainte n'a aucun pouvoir sur mon ame.

LA MARQUISE.

Eh bien! défends-toi.

PORTER.

Commencez, vous en avez le droit.

(La Marquise tire son pistolet en l'air.)

PORTER.

Étes-vous satisfait?

LA MARQUISE.

Je ne le serai qu'après que tu m'auras arraché la vie. PORTER, tire son coup en l'air.

Voilà comme je me bats avec ceux que j'ai insultés. - Soyons amis. - J'épouse maintenant votre sœur; si vous ne m'en croyez pas encore digne, recommencez: me voilà.

LA MARQUISE, en jetant son manteau.

Tant de générolité me défarme. Reconnaissez la Marquise de Volmar qui vous pardonne. P O R T E R.

C'est vous, Marquise! Est-il possible? C'est vrai. - Diable! Mademoiselle, cependant si vous m'aviez tué, je ne yous époulais pas.

LA MARQUISE.

Ah, Milord! je n'en eus jamais l'intention: lorsque je vous ai attaqué, mes armes n'étaient pas dangereuses.

PORTER.

Mais si je n'avais pas été un galant homme, & que je vous cusse tuée ?

LA MARQUISE.

Je ne demandais que la mort : à quoi sert la vie, quand on est condamnée à la passer dans l'opprobre.

PORTER.

Dans l'opprobre! Non, Mademoiselle. Moi manquer à mon parole! Je suis Anglais : quand je partis pour mon pays, je faisais mon devoir. Après une longue absence, je revenais enfin terminer vos inquiétudes; mais votre frere m'en a empêché: sa précipitation, sa lettre, ses menaces....

LA MAROUISE.

Mon frere ignore ce qui vient de se passer; la lettre que vous avez reçue ce matin était d'une main étrangere.

PORTER..

Je respise maintenant; je ne lui autais jamaie pardonné

d'avoir cherché à m'intimider; mais je lui rends mon estime & mon amitié. Allons chez lui de ce pas : si j'ai eu des torts à ses yeux, je veux les réparer à l'instant. Mademoiselle, quand un honnête-homme s'égare, son erreur ne dure pas long-temps; la probité & l'honneur le ramenent bientôt à ses devoirs.

FIN.

١.

On trouve A AVIGNON, chez JACQUES GARRIGAN, Impriment-Libraire, Mace Saint-Didier, un affortiment complet de Pieces de Théâtre,